

nous ne cesserons de vous prier et de vous aimer ; de vous prier pour ceux de nos frères qui sont loin de nous, et qui ne prient plus peut-être ; de vous aimer pour ceux qui ne vous aiment pas ; de vous honorer pour ceux qui vous blasphèment ; et nous aurons sans cesse recours à vous, ô Marie, que l'on n'a jamais invoquée en vain ! Vous reviendrez avec vos belles solennités, et vous nous trouverez aussi fervens et aussi fidèles. Votre culte et votre amour nous consolent d'être séparés de vous ; ils hâteront le moment fortuné où nous verrons, où nous contemplerons votre virginale et divine beauté, où nous nous jetterons dans vos bras pour ne plus jamais vous quitter.

Durant le saint mois de Marie, les œuvres de miséricorde ont marché de compagnie avec la tendre piété envers notre bonne mère. Chaque jour aux exercices de la Providence, il se faisait une quête en faveur de l'établissement, et la généreuse charité des fidèles ne se démentit pas. Un curé en venant dire la messe dans la nouvelle église de l'Asile, y laissa une offrande de 300 fr. ; d'autres personnes firent des dons considérables en meubles et en argent. La charité est décidément la grande vertu de notre terre et de notre pays, et on la voit s'augmenter chaque jour. Or quelle consolation pour ceux qui l'exercent d'entendre cette parole de St. Vincent de Paul : "J'ai toujours vu les personnes charitables mourir dans le calme et la confiance." Combien donc de charitables chrétiens parmi nous qui se préparent une mort sainte et tranquille !

Maintenant que nous sommes un peu revenus de l'émotion où nous avons jetés la fameuse assemblée bibliste de New-York, maintenant que nous avons le loisir de la réflexion, faisons en quelque peu pour la plus grande édification de nos frères séparés et pour notre propre enseignement et satisfaction. Constatons d'abord que la plupart des journaux d'Amérique, de toute couleur, de toute croyance ont été unanimes à condamner ces exorbitantes et ridicules manifestations : et ce sentiment les honore. Il faut en effet être possédé excessivement de l'esprit de vertige pour concevoir une pareille entente d'une religion quelconque ; et nous ne comprendrons jamais, pour l'honneur de l'humanité, qu'un semblable apostolat puisse inspirer autre chose que la pitié ou le dégoût. Des adversaires de cette trempe là ne seront jamais dangereux ; car on croirait que c'est une gageure qu'ils ont faite de donner cette mascarade pour nuire à la réforme en la chargeant de la responsabilité de tels enfans. Des catholiques qui auraient voulu parodier les mystères protestans n'auraient pas mieux fait. Il nous vient un soupçon à l'endroit de cette assemblée : c'est que les Jésuites, si adroits et si puissans, au dire des révérends de tous les pays, pourraient bien avoir préparé, commandé, payé cette comédie là : cela nous a l'air d'une représentation à leur bénéfice. Le *Herald* qui devine tous les mystères, quoiqu'il ne les comprenne certes pas, pourrait nous en dire quelque chose. Pour notre compte ce que nous avons vu de plus clair dans toute cette affaire, c'est que les protestans de N.-Y. sont aux abois ; c'est que les progrès rapides du catholicisme sont évidens à tous les yeux ; c'est que le morcellement sans fin de leurs sectes sans symbole, les appauvrit, les isole, les affaiblit de plus en plus ; c'est que pour pouvoir se réunir dix ensemble, comme nous le disions nous-mêmes il n'y a que huit jours, ils sont obligés de ne croire à rien, ainsi qu'ils ont eu la naïveté de nous l'avouer ; et encore cette réunion leur paraît phénoménale, ils ne la pensaient même pas possible. Ce que nous voyons, c'est ce qu'ils ont pris la peine de nous dire, que les peuples penchent vers le catholicisme, que si les protestans allaient à Rome ils en reviendraient convertis, que les catholiques n'écourent que leurs prêtres, aux paroles desquels ils ont une confiance sans bornes. Pauvres révérends, auriez-vous l'obligeance de nous dire pourquoi il n'en est pas ainsi de vous ? pourquoi on n'a pas de confiance en vous ? pourquoi vous qui prêchez la vérité (*exclusivement chacun*), personne ne vous écoute ? pourquoi votre bible n'amène personne à vous ? pourquoi ceux qui la lisent ont des doctrines différentes des vôtres, et forment autant d'églises qu'ils sont de lecteurs ? pourquoi votre foi et vos croyans si robustes ne peuvent tenir devant cette vieille Rome que vous assiégez depuis tantôt trois cents ans, devant ce pauvre pape que vous avez tant de fois anéanti en paroles, et qui heureusement ne s'en sont jamais trouvés plus mal ? pourquoi vous êtes si fâchés, si insolens, si grossièrement injurieux, ce qui sied mal à des apôtres et à des saints comme vous ? pourquoi, vainqueurs sur toute la ligne, vous criez si fort aux armes, vous

invoquez avec tant d'anxiété le secours et l'appui de l'argent d'abord, car point d'argent point de (nous allions répéter le mauvais proverbe qui ne peut avoir une vérité rigoureuse qu'en Canada ; n'est-ce pas, M. Tanner ?) point de ministres, point de bibles, point de protestantisme ; donc de l'argent d'abord ! pourquoi vous invoquez le secours de toutes les croyances, de toutes les sectes, n'importe quelles elles soient, des juifs et des mahométans s'il le faut (et vous l'avez fait !) pourvu qu'ils maudissent bien cordialement les damnés papistes, pourvu qu'ils justifient d'une bonne haine cubique contre eux ; c'est une profession de foi suffisante : pourquoi cet appel qui sied moins encore à des triomphateurs tout-puissans comme vous prétendez l'être ? Vous ne répondez rien à tous ces *pourquoi* ? vous n'avez garde. Nous pourrions nous répondre à votre place, s'il en était besoin. Mais la réponse vous la connaissez : vous faites un métier en faisant des religions ; mais vous n'avez pas de religion. Le métier s'use, la machine se détraque malgré ses raccomodages sans fin ; la marchandise n'est plus de mode, et l'on n'en veut plus même au rabais. Voilà tout le secret. N'est-il pas vrai que nous avons deviné juste ? Soyez catholiques comme nous, et vous trouverez auditeurs, et croyans, et garanties de persévérance ; parce que vous trouverez non pas une religion de fabrique, sortie des ateliers de Luther, de Calvin ou de Henri VIII, mais la religion de Jésus-Christ, son Eglise avec laquelle il a promis d'être tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. Voilà pourquoi elle est si forte et si puissante et que vous ne sauriez prévaloir contre elle. Cela n'est-il pas écrit dans votre bible ?

Nous le demandons aux incroyables révérends de l'assemblée de New-York : à quoi sert votre bible, vos noms, votre argent, vos tracts, vos travaux même et toutes les peines que vous vous donnez, si tout cela doit aboutir à vous faire siffler vous et vos doctrines ? Et vous étiez là pourtant dans votre sanctuaire ; c'était là que vous deviez être dignes, imposans, vénérables, ou jamais ; c'était là que l'esprit dont vous parlez tant, devait souffler, vous inspirer, vous faire prophétiser, car la circonstance ne pouvait être plus favorable ; c'était là enfin que vous deviez être protestans véritables, avec des dogmes bien clairement établis, un but bien avoué, une profession de foi bien explicite et bien complète ; autrement le premier gamin qui vous eût entendu pouvait vous dire : mais à qui en valent ces gens en colère ? sont-ce des jongleurs, ou des banquiers volés, ou des actionnaires de chemin de fer, ou des dentistes et des marchands d'orviétan ? Car on n'entendait qu'une chose, c'est que vous seuls aviez la bonne recette, vous seuls aviez raison, vous seuls teniez en vos mains le salut des humains, et au bout de tout cela, qu'il vous fallait de l'argent : c'était le plus clair. Votre rapport établit en effet un déficit pour la société de 7,905 piastres sur la recette de l'année comparée à celle de l'année dernière. Mais nous donnons en mille à deviner l'explication que vous en donnez. Nous aurions pensé, comme tout le monde, que l'erreur protestante diminuant ses revenus devaient avoir les mêmes phases, comme causes ou comme effets, peu importe. Nous aurions pensé qu'il en était chez vous comme chez vos frères d'Europe, que les *payeurs* voyant que leur argent ne profitait qu'à engraisser des ministres, leurs femmes et leurs enfans ; qu'au lieu de progresser la réforme reculait, les protestans diminuaient et devenaient catholiques, ils s'étaient posé eux aussi cette question : Nous donnons chaque année tant de millions à des centaines de révérends qui nous promettent, toutes les fois qu'on les paie, qu'ils vont convertir le monde et quelque chose avec. Or, chaque année on constate un déficit dans les membres de l'église protestante ; au lieu de convertir les papistes, ce sont ceux-ci qui nous convertissent : à quoi bon payer si cher un résultat si malheureux ? Et le chiffre des secours aurait été réduit. Voilà ce que nous eussions pensé, car voilà ce qui s'est passé de l'autre côté de l'Atlantique. Et n'allez pas dire qu'il n'y a pas lieu de vous juger et de vous traiter ainsi. De votre aveu vous ne venez à bout que d'une chose, c'est de dévorer votre énorme budget, toujours trop petit pour votre excellent appétit. Vous êtes quatre cents et quelques ministres dans votre société en commandite : l'un est allé bravement en Angleterre, quand on craignait la guerre ! Qu'y a-t-il fait, une promenade, rien, si vous voulez : c'est égal ; c'est un héros. Un autre *espère* que l'année prochaine il convertira *peut-être* huit personnes ! Quelle moisson ! Un troisième est plus glorieux : il a opéré dans une expédition 115 conversions, dit-il.... ! puis réflexion faite il ajoute : peut-être..... je ne suis pas sûr.... cela pourrait n'être que 15. [im-